LE COLLEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ANTIER ET A. DECOMBEROUSSE,

REPRÉSENTÉE A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,

LE 20 AOUT 1836.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS,
PRÈS DE CHEVET.

1836.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
****	
PAUL BRICHARD, peintre colleur.	M. ACHARD.
FIDÈLE BRICHARD, son frère, idem.	M. AL. TOUSEZ.
ARTHUR D'AULNAY.	M. GERMAIN.
LOUISE DE VALIGNY, veuve.	Mme DUPUIS.
ÉGLANTINE, sa filleule et sa femme de chambre.	Mme CLARISSE.

La Scène est à Paris, Chaussée-d'Antin.

Imp. Chassaignon, r. Gît le Cœur, 7.

Digitized by Google

LE COLLEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon. Au fond un grand balcon, au milieu duquel pend une corde de badigeonneur.

****

SCÈNE PREMIÈRE.

FIDÈLE, BRICHARD, ÉGLANTINE.

ÉGLANTINE, *paraissant la première.* Dépêchez-vous donc, M. Fidèle.

FIDÈLE, *en dehors.* Me v'là, me v'là, mamselle Eglantine; c'est que je passe ma blouse pour monter là-haut.

ÉGLANTINE. Que je vous montre d'abord les travaux de peinture que ma maîtresse, madame de Valigny, veut que vous fassiez en dernier, mauvais sujet!

FIDÈLE, *entrant.* Mauvais sujet! moi! ah! faut pas dire ça, mamselle Eglantine. Je suis, au contraire, un sujet... bon à tout ce que vous voudrez; à vous chérir, par exemple... et à vous remercier du matin au soir (*d'un air fin.*) et du soir jusqu'au matin, de ce que vous voulez bien être ma petite femme... la semaine prochaine.

ÉGLANTINE. Ou celle des trois jeudis.

FIDÈLE., *lui donnant une tappe.* Malicieuse!..

ÉGLANTINE. Tenez, regardez bien; sitôt que vous aurez achevé de vernir la maison au dehors, vous peindrez la banne qui recouvre le balcon, de manière que ça ressemble à un joli coutil.

FIDÈLE. Rien de plus facile. Avec mon frère Paul, nous vous en fignolerons du coutil, et du soigné.

ÉGLANTINE, *écoutant.* On vient.

Digitized by Google

Air : *Galop.*

Voilà madame, partez vite.

FIDÈLE.

Un petit baiser comme souvenir;
Ce n'est pas si froidement qu'on se quitte...

ÉGLANTINE.

J' vous l' gard', vous allez r'venir.

FIDÈLE.

Ah! mamsell', vous faites la fière;
C'est bon, c'est bon, j' vous le r'vaudrai...
Plus tard, quand vous d'mandrez, ma chère,
C'est p't-êtr' ben moi qui vous r'fus'rai.

ENSEMBLE.

FIDÈLE.

V'là madam', je m'en vas bien vite;
Mais vous n'avez qu'à bien vous tenir...
N' faut pas croir' que j' vous en tienn' quitte,
Ça s'ra pour quand j' vas m'en r'venir.

ÉGLANTINE.

Voilà madame, partez vite;
Bavard! y n' sait pas en finir...
De vot' baiser je vous tiens quitte:
Nous avons tout l' temps d'y r'venir.

(*Fidèle sort en courant.*)

SCENE II.

LOUISE DE VALIGNY, EGLANTINE.

LOUISE. Avec qui étais-tu donc là?
ÉGLANTINE. Avec mon futur, madame.
LOUISE. Et tu le renvoies?
ÉGLANTINE. Mon dieu, oui! il a de la besogne.

Digitized by Google

LOUISE. Je ne sais pas; mais ce futur-là, j'ai dans l'idée que tu ne l'aimes pas beaucoup.

ÉGLANTINE. Mais si, madame; il est si bon! si complaisant!.. Je ne pourrais pas trouver un meilleur mari, d'abord.

(*Elle soupire.*)

LOUISE. Et tu dis cela avec un soupir!

ÉGLANTINE. C'est que...

LOUISE. C'est que... Voyons, explique-toi.

ÉGLANTINE. C'est que M. Fidèle a un frère... M. Paul... c'était lui d'abord qui me faisait la cour.

LOUISE. En vérite!

ÉGLANTINE. Sans doute, et même je ne l'aimais déjà pas trop mal, lorsqu'un beau jour, me pressant la main qui tremblait dans la sienne : Il faut que vous soyez ma petite sœur, a-t-il dit; épousez Fidèle, v'là votre affaire, et soyez tranquille.

Air *d'Aristippe.*

Il f'ra très-bien vot' bonheur, en conscience,
Vous s'rez ensemble un couple délicieux;
Et ce bonheur, qui m' promettait d'avance,
Me f'sait v'nir les larmes aux yeux.
C'est qu'il avait un' manière si flatteuse,
Un son de voix si séduisant,
A m'assurer qu' je s'rais heureuse,
Que je l'étais en l'écoutant;
Il m'assurait que j' s'rais heureuse...
Et je l'étais en l'écoutant.

LOUISE. Et maintenant?..

ÉGLANTINE. Eh bien! maintenant que vous venez de me presser un peu... je crois bien que j'aime toujours Fidèle... oh! oui... et cependant...

LOUISE, *partant d'un éclat de rire.* Ah! ah! ah! Rassure-toi, mon enfant; les femmes, vois-tu, ont beaucoup de ces petites portes dans le cœur qui se rouvrent de temps en temps malgré elles, et sans que pour cela elles soient coupables le moins du monde. Moi-même, tu sais si j'aime Arthur; depuis mon veuvage, c'est le seul homme que j'aie voulu recevoir : eh bien! chaque fois que j'éprouve quelque contrariété de sa part, tout de suite, et cela comme par enchantement, me revient à la pensée un souvenir...

ÉGLANTINE. Un souvenir!.. et ça ne vous empêchera pas d'épouser M. Arthur dans huit jours, madame?

Digitized by Google

LOUISE. Non, certainement.

ÉGLANTINE. Alors ça me rassure... J'épouserai M. Fidèle.

LOUISE. Et tu feras fort bien. Mais Arthur, pourquoi n'est-il pas encore venu?

ÉGLANTINE. Est-ce qu'il ne garde pas le lit?

LOUISE. Il y est resté un jour; il était hier soir aux Italiens. Je ne sais... il faut que son esprit inquiet et jaloux rêve encore quelque chimère.

ÉGLANTINE. Oh! bien alors, c'est un ingrat qui ne mérite pas le vif intérêt que vous lui avez montré depuis le danger qu'il a couru dans cet incendie.

LOUISE. Je ne sais si j'aurai oublié de répondre à quelque partie de sa lettre... où est-elle donc? (*Elle ouvre un petit coffre.*) la voici. (*Elle lit.*) « Ma belle et adorée Louise, je suis en-» core de ce monde pour vous aimer, etc., etc. » J'ai répondu à cela d'abord. (*Elle continue.*) « Suffoqué par une fumée » épaisse mêlée de flammes, au moment de fuir, je perdis » connaissance... Deux minutes de plus, j'étouffais... lorsqu'un » homme saute dans ma chambre, m'enlève sur ses épaules, » descend en courant par une échelle qui pliait sous le poids, » me dépose dans la cour de l'hôtel, me laisse aux soins des » miens épouvantés, et disparaît avant qu'on ait songé à le » retenir, et lorsqu'en ouvrant les yeux j'avais à peine pu lui » dire deux mots de reconnaissance et lui serrer la main... » (*Elle parle.*) J'ai certainement répondu comme je le devais à tout ce que je viens de lire... Encore émue du danger qu'il venait de courir, je craignais même d'avoir employé des expressions trop tendres; et lorsque monsieur aurait dû être enchanté... au contraire. Mais je vais bien l'attrapper : il faudra qu'il vienne ce matin ou ce soir, et plus il sera maussade, plus je vais être charmante.

UN DOMESTIQUE. M. Arthur.

LOUISE. Ah! tant mieux, il arrive à propos

SCENE III.

LES MÊMES, ARTHUR D'AULNAY.

(*Il entre d'un air sombre*)

LOUISE. Ah! c'est vous, Arthur! comme vous venez tard aujourd'hui.

ARTHUR, *qui l'a saluée, froidement.* Vous trouvez, madame?

Digitized by Google

LOUISE, *gaiement*. Mais apparemment, puisque je vous le dis.

ARTHUR, *avec amertume*. Oh! ce n'est pas une raison.

LOUISE. Vous semblez mettre bien peu d'empressement à venir me rassurer tout-à-fait sur votre santé.

ARTHUR, *l'interrompant*. Avez-vous eu beaucoup de plaisir hier au Théâtre Italien, madame?

LOUISE. Oh! beaucoup.

ARTHUR. Et c'est sans doute la musique de Bellini?

LOUISE. Oh!.. ce n'est pas seulement la musique.

ARTHUR. Ah!

ÉGLANTINE, *à part*. Ma marraine tient parole; elle se moque de lui.

LOUISE, *continuant*. Je ne sais... hier tout m'amusait : les toilettes des dames... la physionomie des messieurs.

ARTHUR, *se contraignant*. En effet, il y en avait de si intéressantes!

LOUISE, *le regardant avec malice*. Et de si drôles!.. (*tendrement*.) Puis, vous étiez auprès de moi.

ARTHUR. Bien obligé!.. Mais pendant que votre bouche me prodiguait toutes ces félicitations d'usage sur mon aventure, vous n'avez pas détourné les yeux de je ne sais quel individu qui, placé au balcon, lorgnait sans cesse de notre côté.

LOUISE. Je le regardais... pas plus que tout autre.

ARTHUR. Cependant...

LOUISE. Serait-ce là ce qui, dans ce moment, vous fait froncer le sourcil?

ARTHUR. A moi!

LOUISE. Oui, à vous... Toutes vos paroles ont un petit air piqué qui semblerait annoncer que mes yeux ont commis une grande faute. Eh bien! voyons, qu'ai-je fait?

ARTHUR. Rien, rien... que je sache, je vous jure.

LOUISE, *l'examinant*. Ainsi vous n'avez pas à me gronder.

ARTHUR. Mais non, madame.

LOUISE. Vrai?.. ah! tant mieux!.. C'est si ennuyeux les querelles! on perd un temps si long à s'expliquer!.. C'est à cela que je passais ma vie avec mon premier mari... Aussi qu'est-ce qui m'a charmée tout de suite en vous, mon ami, c'est votre justice et votre raison.

ARTHUR. Vous plaisantez, madame.

LOUISE. Non, non, sans cela, mieux vaudrait rester veuve.

ARTHUR. Eh bien! madame...

LOUISE. Quoi donc? Pourquoi vous arrêter? Est-ce que votre pensée vous fait peur! dites toujours?..

ARTHUR. Je pense...

LOUISE. Encore! achevez donc?

Digitized by Google

ARTHUR. Qu'il vaut mieux rester garçon que d'épouser une coquette.

LOUISE. Ah! j'ai donc été coquette? c'est possible, mais alors c'est sans mauvaise intention, et bien naturellement, je vous jure; car je ne m'en suis point aperçue. Voyons, dites-moi comment et avec qui?

ARTHUR. Avec qui, madame! avec qui!.. je vous le dirai au premier jour d'Italiens. (*Il sort vivement,*)

LOUISE, *le suivant.* Mais écoutez-moi, Arthur.

SCENE IV.

LOUISE, EGLANTINE, puis FIDÈLE.

LOUISE, *sur le seuil de la porte.* Eh bien! il s'en va sans me répondre. ((*Revenant en scène.*) C'est très-aimable, je me tourmenterai pour lui dorénavant.

ÉGLANTINE, *se rapprochant,* Madame a l'air contrariée! elle va penser à l'autre, c'est sûr.

LOUISE, *préoccupée.* Au premier jour d'Italiens!.. Mon avenir avec Arthur commence à m'effrayer.

FIDÈLE, *entrant en courant sans voir Louise.* Attends, attends, frère, j'vas arranger ça. Mamselle Eglantine, mamselle Eglantine, v'là mon frère qu'est à la besogne. (*Apercevant Louise et ôtant vivement son bonnet de papier.*) Ah! ah!.. pardon, excuse, madame... la compagnie... Je ne vous voyais pas.

LOUISE, *à Eglantine, riant.* Ah! ah! ah! quelle tournure! qu'est-ce que c'est donc que cet individu.

ÉGLANTINE, *baissant les yeux.* C'est... mon futur... madame, (*avec beaucoup d'embarras.*) que... que... je vous présente.

LOUISE, *interdite.* Ton futur!... (*Se remettant.*) Eh! mais il n'est pas mal ce garçon.

FIDÈLE, *qui voit qu'on l'examine, se redressant.* Je fais de l'effet... je fais de l'effet! Toutes les femmes me trouvent beaux hommes. (*A Louise.*) C'est que mon frère... mon propre frère est là haut à travailler, et comme la corde ousque... après laquelle il est appendu... brandille... brandille... vous comprenez que ça n'a pas de raison... il m'envoie... l'attacher au balcon avec une ficelle.

LOUISE. Faites, faites, mon ami. (*Elle sort.*)

FIDÈLE, *au balcon, après avoir attaché.* Est-ce bien comme ça, frère, ah! hé! là haut!..

Digitized by Google

PAUL, *en dehors.* Un peu plus à gauche, et ferme, flâneur.

FIDÈLE, *revenant.* Ne vous impatientez pas, madame, v'là que c'est fait... Ah! elle est partie.

SCENE V.

FIDÈLE, ÉGLANTINE.

FIDÈLE, *regardant sortir Louise.* Dites-donc, mamselle Églantine, c'est là votre marraine, pas vrai?.. jolie femme, ma foi! tout à fait... oh! jolie petite femme... je suis bien réjoui de l'avoir vue. Je crois que je lui ai plu au premier coup d'œil.

ÉGLANTINE. Vous croyez?

FIDÈLE. Oh! ça n'est pas la première fois que ça m'arrive! Je voulais lui dire une foule de jolies choses, à votre marraine, afin de lui plaire encore davantage, parce que je me disais : si je séduis la maîtresse de ma maîtresse .. ça ne peut pas me nuire; je t'en fiche! impossible de faire marcher ma gueuse de langue. Ah! si ça avait été mon frère!.. Vous êtes bien gentilie, bien maligne; mais quel serpent adroit que ça fait, lui! il vous aurait tourné des phrases dorées et douces comme des rayons de miel, et avec un air si câlin! si câlin!..

ÉGLANTINE, *impatientée.* Taisez-vous donc.

FIDÈLE. Moi, d'abord, en fait d'attendrissement, je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez. Vous me direz que c'est déjà une assez belle distance; tandis que lui, ancien brigadier d'artillerie, pointeur fameux, dans son nouvel état de peintre-colleur, il vous en a conservé un coup-d'œil!

ÉGLANTINE. En vérité!

FIDÈLE. Mais pardon, je flâne et j'oublie que nous sommes en retard. C'est sa faute à lui; mais c'est toujours comme ça quand il va chez M. Rossini.

ÉGLANTINE. Chez M. Rossini! et pourquoi faire?

FIDÈLE. Pour le voir donc, et lui demander des billets d'opéra italien... pas pour lui, car il a ses entrées depuis les travaux de peinture que nous avons exécutés chez le maestro, comme ils disent, et pendant lesquels, j'ose le dire, nous l'avons charmé par l'accord mélodieux de nos deux voix... à preuve que le maestro m'envoyait toujours prier de me taire, afin de mieux entendre mon frère Paul... que ça lui faisait un plaisir .. qu'il le faisait souvent recommencer... et moi toujours me taire.

ÉGLANTINE. Oh! quand on a une voix aussi jolie...

Digitized by Google

FIDÈLE. Moi! vous trouvez?

ÉGLANTINE. Il s'agit bien de vous.

FIDÈLE. Si bien que mon frère en a pris un goût de musique et d'opéra italien... Il y va toutes les fois, d'abord; et faut le voir! il bat la mesure... il crie bravo! dans toutes les langues de l'Europe; il est comme de la maison; il va dans les coulisses; tout le monde le connaît... C'est au point que les artistes, avant de commencer, regardent s'il est à sa place; s'ils ne l'apercevaient pas au balcon, ils ne chanteraient pas.

ÉGLANTINE. Vraiment!

FIDÈLE. Ah! c'est à la lettre. M. Lablachini l'a bien signifié au directeur :.. Si je ne vois pas Brichard au balcon, je ne chanterai pas... Vous concevez comme ça devient fatigant pour lui; car enfin, on a beau dire qu'on raffole de la musique italienne, c'est tout de même horriblement ennuyeux; aussi ils se sont arrangés ensemble: Brichard ne leur donne que trois jours par semaine, pas davantage! le directeur a beau crier, vous sentez qu'on n'a pas qu' ça à faire. Ma foi, quand il a vu que c'était pour de bon, comme ils ne peuvent pas se passer de lui, ils ont consenti à faire relâche les trois autres jours, et ont fait courir le bruit que c'est parce qu'ils ont la voix fatiguée... couleur... et puis, dam, faut voir la manière dont il se rafistole pour aller là!.. l'habit soigné, le linge blanc... jusqu'à ce petit morceau de verre qu'il vous ont pendu à un ruban et avec quoi ils se bouchent un œil pour mieux voir. Rien ne lui manque... que c'est à mourir de rire, et que vous le prendriez pour un de ces messieurs qui passent leur vie à manger des glaces chez M. To... to...ni.

ÉGLANTINE. Oh! que je voudrais le rencontrer comme ça.

FIDÈLE. Oh! ça, il est suprême; d'abord il a tous les talens, tout l'esprit, tous les charmes, le serpent!.. et j'ai la bêtise d'être l'aîné encore!... *Lui prenant la main.*) Dites donc, mademoiselle Eglantine, pour la peine que j'vous raconte tout ça, c'est à présent, n'est-ce pas?

ÉGLANTINE. Quoi donc?

FIDÈLE. Que vous allez me donner...

(*Il fait le signe d'un baiser avec le doigt à sa bouche.*)

ÉGLANTINE. Par exemple!

FIDÈLE. Vous avez dit tantôt : quand vous allez r'venir.

ÉGLANTINE. J'ai dit: quand vous aurez fini tout votre ouvrage, nous verrons.

FIDÈLE. Faut d'abord que mon frère soit là.

Digitized by Google

ÉGLANTINE.

Air *du Vaudeville de Fanchon.*

Si vous n' pouvez rien faire
Sans l'aid' de votre frère,
Laissons-le venir.

FIDÈLE.

J'aim' bien mieux tenir.

(*Il lui tend la joue.*)

ÉGLANTINE.

Voilà...

FIDÈLE.

Bon... (*Il se frotte la joue.*)
Ça me contente.
De votre soufflet aujourd'hui,
Pour me venger, méchante,
J' n'aurai pas besoin d' lui.

(*Il lui court après et l'embrasse de force. Paul paraît à la fenêtre, suspendu à la corde.*)

ÉGLANTINE, *se défendant.* Finissez donc. (*Elle aperçoit Paul.*) Ah! mon dieu! (*Elle se sauve.*)

SCENE VI.

PAUL, FIDÈLE.

PAUL, *redescend en scène.* Eh ben! il paraît que ça ne va pas trop mal ici, mon agneau?

FIDÈLE, *se frottant les mains.* Mais non, mais non, ça va même très-bien.

PAUL. Dis donc, Lovelace, tu deviens un gaillard, tu embrasses ta princesse! fameux!

FIDÈLE, *avec satisfaction.* Mais oui... mais oui... et je me fais donner des soufflets.

PAUL, *riant.* Vraiment? Pauv' loulou!

FIDÈLE. Très bien appliqués... Je suis dans un ravissement!..

PAUL. Comment donc! c'est bien fait pour çà.

Digitized by Google

FIDÈLE. Quelle gentille petite femme! et dire que, comme tant d'autres choses, c'est à toi que je la devrai.

PAUL. A moi?

Air :

Mon garçon, tu bats la breloque;
Que diable veux-tu me devoir?
Quand les femm' rend' la réciproque,
Vois-tu, c'est qu' c'est dans leur vouloir,
C'est comm' ça qu'ell's sont façonnées :
Faut leur plair' pour les obtenir;
Encor quand ell's se sont données,
N'est-on pas bien sûr de les t'nir.

FIDÈLE. Oh! je sais bien, une femme... connu!.. c'est un poisson... ça glisse, ça glisse, et dam, à force de glisser... Mais depuis que tu ne flânes plus auprès d'elle, je suis paisible, c'te malice, j' t'ai deviné; quand le chardonneret, le pivert, le sansonnet, tout ce qu'il y a de plus délicieux en fait d'oiseaux délicats, a pris sa volée, c'est le gros bec qui est le plus gentil... et je suis devenu le gros bec de mamselle Eglantine... parce que tu n'as pas voulu être son sansonnet.

PAUL. Sansonnet toi-même!

FIDÈLE. Non, gros bec.

PAUL. Eh bien! ne voulais-tu pas l'épouser c'te p'tite?

FIDÈLE. Je crois bien... que je l'adorais, que j'en desséchais, que j'en maigrissais, que j'en étais réduit à l'état d'une jeune fille de quinze à seize ans, et qu'on m'aurait tenu la taille dans les quinze doigts.

PAUL. Parce que tu ne mangeais plus. Eh bien! je n'ai pas l'habitude de laisser mourir de faim ma famille, moi, et pour lui éviter l'embarras du choix, à c'tte enfant, je me suis mis à l'ombre insensiblement, voilà.

FIDÈLE. Très bien! grâce à ce stratagême, je puis espérer de me voir bientôt à la tête d'un ménage enchanteur... mais toi?..

PAUL. Oh! moi!.. quand il n'y en a plus de femmes... il y en a encore; et puis... qui sait? j'ai peut-être un autre sentiment par là.

FIDÈLE. Un autre?

PAUL. Eh bien! oui, là... fasciné.

FIDÈLE. Très bien, très bien alors... passe pour la chose d'amour; mais ce magot de la caisse d'épargne avec qui que je me

Digitized by Google

suis acheté un homme... et avec qui que tu t'es acheté... rien du tout.

PAUL. Après?

FIDÈLE. Après!.. après!.. si tu disais avant, pendant et toujours, ça serait plus juste. Je raffle tout, j'empoche tout, que c'est une honte... que j'en rougis... jusqu'à l'intérieur!... Tu es mon père, tu es ma mère... tu m'es tout enfin, tandis que moi, je n'ai que la bêtise d'être ton aîné.

PAUL. Mon aîné! mon aîné! A quel propos viens-tu me rabâcher tout cela? et qu'est-ce que cela signifie?

FIDÈLE. Pardine... ça signifie que je te fais une scène à cause de toutes les bontés que tu as pour moi, quoi!..

PAUL, *riant.* Ah! tu me fais une scène! attends, attends, j'vas t'faire autre chose, moi. Tu viens m'chanter pouille, parc' que j'te cède Eglantine! eh ben!.. j'la garde.

FIDÈLE, *stupéfait.* Bah!..

PAUL. Tu fais la grimace au magot de la caisse d'épargne... pas d'conteste, mon vieux, je l'confisque... au profit de mon ménage et des moutards.

FIDÈLE. Ah! Paul, mon p'tit Paul, pas de bêtise!.. l'magot tant qu'tu voudras, mais la p'tite femme... j'en mourrais d'chagrin... là... vrai.

PAUL, *lui donnant une calotte.* Grosse bête!.. l'a-t-i gobé. Comment tu donnes dans c'godan là!.. mais c'est une farce, Jobard. Est-c' qu'entre frères tout n'doit pas être à la bonne franquette? T'étais pas plus en état de faire venir les pièces de cent sous dans la tirelire qu'une mignonne de petite femme dans tes bras. C'est comme ça dans les familles: les uns mangent bien, boivent bien, dorment bien; des cadets qui n'se font jamais d'chagrins ni d'peines, enfin d'bons enfans comme toi, un supposé. Les autres... ah! dam, les autres... ont un peu plus de sang dans les veines, de flammes dans l'cœur, d'activité dans l'esprit. Ceux-là du boire, du manger, du dormir... ça vient quand ça peut... ils s'en moquent comm' de Colin Tampon... ils ont souvent d'la peine, des tourmens, des ennuis... mais aussi des femmes, ah! des femmes, de l'argent, du plaisir... en veux-tu, en v'là... eh ben, j'avais d'tout ça pour deux... tu vois bien que j't'en d'vais le partage, Nigaudinos!..

FIDÈLE. Ah ben! ah ben! n'te gêne pas; il est gentil ton partage. Ce qu'il y a de plus humiliant, c'est que c'est vrai tout ce qu'il dit là. Je mange... à faire frémir la nature... que ça me gonfle comme une hypopotame, et que ça m'en donne des envies de dormir!.. bien peu propices à l'activité... et à charmer le beau sexe.

Digitized by Google

Air :

C'est qu' ma parol' je m' mang'rais, quand je pense,
Qu' je s'rais, sans toi, comm' l'aveugl' sans bâton.

PAUL.

En bavardant, crois-tu qu' la besogne avance?
Va-t'en plutôt jouer de la bross' sur l' balcon.

FIDÈLE.

Je m' trouve vraiment la pire des espèces.

PAUL.

Mais va-t'en donc travailler, animal.

FIDÈLE.

Mais...

PAUL.

Encor! (*Il prend le ton de commandement.*)
Houp! canonniers, à vos pièces!

FIDÈLE, *la main au salut militaire.*

Voilà, voilà, présent, mon général.

PAUL.

Houp-là! houp-là! conscrits, à vos pièces!
(*Le regardant s'éloigner au pas.*)
C'est pas mal.

FIDÈLE.

Voilà, voilà, voilà, présent, mon général.
(*Il s'éloigne au pas accéléré.*)

SCENE VII.

PAUL, *seul.*

PAUL. Maintenant attachons notre corde et regrimpons. (*Il va au balcon.*) C'est qu'il ne s'agit pas de perdre mon temps et de manquer ce soir *il Barbiere di Siviglia.* Oh! *il Barbiere!* ma pièce favorite! (*Il chante le cantabile d'Almaviva sous les fenêtres de Rosine.*) C'est pourtant à une représentation de cette pièce que j'ai fait de l'œil la première fois à la dame pour laquelle j'ai attrapé un petit coup de soleil soigné, tout de même; car son souvenir

Digitized by Google

est toujours là... que ça me pèse... comme une ration et demie de pain de munition. Aussi, cette bêtise! d'aller me torquer le cœur pour une dame à panache et à camisole de satin... un colleur de papier faire le papillon... aller se brûler... à une grande dame!.. Ah! c'est que les grandes dames, c'est si gentil! si mignon! si chatouillant aux lumières! Les toilettes, le gaz, les instrumens, les odeurs, tout ça vous monte la tête, vous émoustille ben autrement que du vin à quinze et même à vingt-cinq... C'est p't-être ben un peu ça qui m'a passionné, ensorcelé tout à fait *per la musica italiana!* — Les grisettes, les fillettes, les fanchonnettes! qu'est-ce que c'est qu'tout ça à présent! je ne peux pas mêmes les regarder... Je me perds décidément... ma parole d'honneur, je me perds... Eh ben! ça m'est égal; après tout, ça n'fait d'mal à personne et ça m'fait plaisir; d'ailleurs le colleur est original, c'est dans sa nature, c'est dans l'état.

Air nouveau de M. Vogel.

Au parfait colleur,
Parol' d'honneur,
Rien n' se compare:
Satané farceur,
Un peu viveur,
Pas mal blagueur,
Faut voir ses couleurs
Pour plaire aux cœurs
Dont il s'empare!
Ah! c'est que l' colleur
Est enchanteur,
Parol' d'honneur.

Dans l'état social,
Quand il monte au haut d' son échelle,
Il peut s' croir' l'égal
D'une altesse ou d'un général,
Et dans son jug'ment
Peser gaîment
Qu'est-c' qu'est plus belle
D' la dame du premier
Ou d' la fillett' qu'est au grenier.
Au parfait colleur, etc.

On vient... à la besogne, et vivement.

(*Il disparaît par le balcon.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LOUISE, ÉGLANTINE.

LOUISE, *entrant.* A-t-on rien vu de plus contrariant que cet Arthur! ordinairement il reste des journées entières à m'ennuyer de sa maussaderie et de sa colère, c'est fort insipide; aujourd'hui... je suis mieux disposée apparemment, ça me semble drôle et je me propose de m'en amuser... pas du tout, il s'en va! c'est très désobligeant de sa part... il me le paiera... Que faire maintenant? je n'ai plus que la ressource de chanter... toute seule... ce n'est pas fort gai... (*Elle se met au piano.*)

ÉGLANTINE. Oh!.. oui, madame; chantez... c'est si agréable!..

(*Ici Louise chante la polonaise des Puritains.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAUL.

(*Il paraît au balcon suspendu à sa corde, cesse de travailler, écoute avec ravissement, puis finit par accompagner Louise à demi-voix et continue après qu'elle a cessé.*)

PAUL, *s'apercevant que la comtesse ne chante plus.* Oh!... Diavolo!

(*Il regrimpe vivement et disparaît.*)

ÉGLANTINE, *bas à Louise.* Avez-vous entendu, madame?

LOUISE. Voilà qui est singulier!... Qui donc peut chanter ainsi?

ÉGLANTINE. Oh! ne faites pas semblant de vous en apercevoir. (*d'un air d'intelligence.*) C'est lui...

LOUISE. Qui lui?

ÉGLANTINE. Votre peintre colleur, M. Paul, le frère de mon prétendu.

LOUISE. Oh! tu te trompes sans doute. Moi qui me plaignais d'être obligée de chanter toute seule. (*Elle recommence, Paul aussi. Elle écoute encore quand elle a cessé.*) Mais vraiment, c'est que c'est parfait.

ÉGLANTINE. Il a l'air d'un amoureux soupirant sous les fenêtres de sa belle.

Digitized by Google

LOUISE. Au-dessous!.. si tu disais au-dessus... (*Se levant et allant le regarder au-dessous.*) Drôle d'amoureux, en bonnet de papier gris!.. ah! ah! ah! ce soupirant-là peut entrer par la fenêtre sans conséquence; on n'en médira pas. Dis-lui qu'il vienne, je serais curieuse de le voir et de l'interroger.

ÉGLANTINE, *allant au balcon.* Descendez donc, beau chanteur, madame désire vous parler.

PAUL, *en dehors.* A moi, mamselle Eglantine?

ÉGLANTINE. Oui, oui, à vous.

PAUL, *à part, après avoir enjambé le balcon.*) Je ne m'y attendais pas... ça m'fait un drôle d'effet... ça m'rend bête comme tout. (*En secouant ses épaules.*) Allons donc. (*S'approchant avec politesse.*) Pardon, madame, de me présenter ainsi devant vous... il n'y a rien qui gache une toilette comme la peinture, d'abord.

LOUISE. Peu importe, mon ami...

PAUL, *à part.* Que vois-je? ma dame des Italiens. (*Il s'examine.*) Oh! le costume! Où es-tu, mon Brichard, que je te bichonne!

LOUISE, *avec le même étonnement, à part.* Oh! mais je ne me trompe pas... malgré ce déguisement. (*Haut.*) Quoi!.. monsieur, vous osez...

PAUL. Je ne fais que me rendre à vos ordres, madame.

LOUISE, *se retournant vers Eglantine.* Mademoiselle, je ne sais ce que mériterait votre conduite.

ÉGLANTINE. Quelle conduite donc, madame? qu'ai-je fait?

LOUISE. Comment! introduire chez moi... se laisser ainsi séduire!..

ÉGLANTINE. O mon dieu! mais personne ne m'a séduite, madame; je vous le jure. (*se tournant vers Paul.*) N'allez pas le croire au moins.

LOUISE. Eh! mademoiselle, monsieur doit savoir à quoi s'en tenir là-dessus... Sortez.

ÉGLANTINE. Mais, madame...

LOUISE. Sortez... mais sortez donc.

(*Elle la conduit jusqu'à la porte; Eglantine sort en pleurant.*)

SCENE X.

LOUISE, PAUL.

PAUL, *l'examinant du coin de l'œil.* Dieu, qu'elle est gentille quand elle est en colère! et ce hasard qui me conduit chez elle... Parole d'honneur, je suis né coiffé. Voyons un peu c'que ça va d'venir.

Digitized by Google

LOUISE, *à part.* Maintenant que me voilà seule avec lui,.. je ne sais vraiment plus ce que je vais lui dire...

PAUL, *de même.* Eh ben! est-ce qu'elle ne va pas bientôt commencer... (*Il fait un pas de plus vers elle.*) Elle a p't-être déjà oublié que je suis là. (*Nouveau silence.* — *Haut à Louise.*) J'attends toujours que madame veuille bien me dire ce qu'elle réclame de mes petits services. Outre le badigeon extérieur à la détrempe, à l'huile ou au vernis, je pose les tentures et colle le rouleau à la satisfaction générale, et...

LOUISE. Il est inutile, monsieur, de feindre d'avantage... votre ruse est découverte, et je vous reconnais parfaitement.

PAUL, *à part.* Elle me reconnaît! elle m'avait donc remarqué!.. Heureux colleur, va!

LOUISE. Je n'ai pas voulu d'explication devant ma femme de chambre; mais comment avez-vous osé vous servir d'un pareil moyen, hasarder une démarche aussi peu convenable.

PAUL. Pardon, madame, je ne comprends pas... Je fais mon état, et voilà tout.

LOUISE. Vous introduire... ainsi déguisé!

PAUL. Déguisé!

LOUISE. Vous commencez enfin à comprendre.

PAUL, *à part.* Oh! la chance!.. elle me prend pour quelque fils de banquier tout au moins. Ah! je suis déguisé... Bien, bien, ah! bien; c'est bon à savoir. En avant la déclaration... (*haut.*) Eh bien! oui, madame, il fallait vous voir seule un moment; le moyen s'est offert.. et je l'ai saisi les yeux fermés... maintenant je les ouvre aussi grands que ma mère me les a faits, et je demeure ravi, enchanté, transporté. (*à part.*) Chaud, chaud, et allez donc! (*Elle va reparler, il continue haut.*) Au théâtre, au milieu de ces mille femmes, toutes plus charmantes les unes que les autres, je n'ai vu que vous; vous m'avez paru la plus belle, et je ne ruminais que ruse de guerre pour arriver à vous le dire... Ici je vous trouve plus belle encore... je vous l' dis; mais les plis de ce front auquel je n'en avais jamais vu et votre regard fâché... me font presque regretter d'avoir réussi.

LOUISE. Monsieur...

PAUL, *à part.* Ça l'embarrasse, bon! c'est ce qui me met à mon aise. (*haut.*) Allons, ne me faites donc pas la mine... Dans le monde, on vous aurait présenté un ennuyeux personnage; vous vous croiriez obligée de le recevoir de temps en temps, n'est-ce pas? Et parce qu'un aimable et joyeux garçon comme moi s'est présenté tout seul, vous le renverriez! mais ça n'aurait pas le sens... (*mouvement de Louise.*) Oh! pardon, ne faites pas attention. (*à part.*) Quelle boulette! (*haut.*) In-

Digitized by Google

flence du costume... il gâte un peu le langage (*à part.*) il abîme drôlement le physique (*haut.*); mais il ne change pas le cœur.

LOUISE. Vous savez très bien jouer votre rôle, monsieur; mais ce ne peut être qu'une plaisanterie... ou une gageure, et je comprends que le meilleur parti est d'en rire.

PAUL. Oh! non, madame, ne riez pas. Hein?

LOUISE. Et comment s'en empêcher, en voyant sous ce costume un des jeunes hommes les plus à la mode!

PAUL, *à part.* Elle y tient! elle y tient! Ah! si son erreur pouvait durer!

FIDÈLE, *en dehors.* Ah! eh! frère! ah! eh! rrrrr it!!

PAUL, *à part.* Fidèle!.. l'imbécile qui vient tout gâter... c'est trop tôt. (*Il regarde Louise avec amour.*)

LOUISE, *avec malice.* Eh bien, monsieur, vous ne répondez pas? vous n'entendez pas? (*appuyant.*) C'est votre frère qui vous appelle.

PAUL, *avec embarras.* Mon frère?..

LOUISE. Comment! vous ne vous souvenez plus de la parenté.

PAUL, *à part.* Ah! dieu de dieu! n'y a pas à dire, me v'là dans l' pétrin.

LOUISE. Il faut que ce soit moi qui vous la rappelle.

PAUL, *à part.* N'y a plus qu'à s'en tirer en canonnier français. (*haut, en se posant.*) Vous vous trompez, madame. Il en arrivera ce qui pourra; mais jamais Paul Brichard ne reniera sa famille.

LOUISE. Comment avez-vous dit, Paul Brichard? Ah! ah! ah! le nom est vraiment impayable et... et fort bien inventé.

PAUL. C'est le mien, madame, et celui qui m'appelle, c'est mon frère, peintre-colleur comme moi (*à part.*) Je n' peux pourtant partir et la quitter comme un serin. (*Haut.*)

Air nouveau de M. Vogel.

La voix que vous venez d'entendre
Bien à propos vient m'avertir;
Oui, je commence à le comprendre,
Pour mon repos je dois partir.
Oui, la raison veut que je vous oublie;
Mais à mon cœur je n'ose me fier;
Il est des instans dans la vie
Qu'on ne peut jamais oublier.

Digitized by Google

LOUISE. J'espère, monsieur, que vous comprenez toute l'imprudence de votre démarche, et que vous allez enfin cesser de me compromettre. (*Elle lui indique la porte.*)

PAUL, *à part.* Diable! diable! c'est pas si facile de faire la cour aux grandes dames... Enfoncé!.. (*Il va pour traverser.*) Allons, madame...

SCENE XI.

LES MÊMES, ÉGLANTINE.

ÉGLANTINE. Madame, madame, soyez contente; voilà M. Arthur qui revient.

LOUISE. Arthur! comment faire?.. Jaloux comme il est, s'il voit ce jeune homme, il le reconnaîtra, et après la scène de ce matin...

PAUL. Oh! soyez tranquille, madame, il ne me verra pas : j'ai un chemin tout trouvé...

(*Il va à la fenêtre.*)

LOUISE. O mon dieu, mais prenez donc garde, monsieur... C'est aussi pousser trop loin la plaisanterie... vous allez vous blesser... Rentrez, je vous en prie.

PAUL. Si vous me priez...

ÉGLANTINE, *rentrant.* M. Arthur.

LOUISE, *à part.* Et pas d'autre moyen! *à Paul.* Monsieur... restez au moins sur le balcon... ne vous hasardez pas...

PAUL, *passant sur le balcon.* Ça me connaît... (*à part.*) En v'là un de soigné de roman!

(*Il disparaît au moment où Arthur entre et où Eglantine sort.*)

SCENE XII.

LOUISE, ARTHUR, PAUL *sur le balcon.*

ARTHUR. Louise, chère Louise! me pardonnerez-vous mon humeur, mes injures de ce matin?

LOUISE. Vous pardonnez, monsieur!.. je ne comptais plus sur vous qu'au premier jour des Italiens.

ARTHUR. Que voulez-vous, c'est plus fort que moi! je suis

Digitized by Google

jaloux à en perdre le peu de raison que j'ai : un mot, un geste, un regard... Mais pour me punir de toute ma folie, je viens vous en faire l'aveu et vous en demander pardon à genoux.

LOUISE. C'est bien beau de votre part.

ARTHUR. Moquez-vous de moi tant que vous voudrez; mais, en vérité, ce n'était pas ma faute, et vous même, hier, aux Italiens, par malice, sans doute, en vous occupant un peu trop de certain jeune homme...

LOUISE, *à part, regardant le balcon.* Oh! mon dieu!...

ARTHUR, *continuant.* Mais Mme de Courtavelle, votre amie, à laquelle je suis allée conter mes chagrins en sortant de chez vous, m'a tiré de mon erreur et m'a rendu la vie. On m'avait fait de faux rapports : ce jeune homme, dont au reste personne ne peut dire le nom ni le rang, eh bien! c'est d'elle qu'il est amoureux.

LOUISE, *avec une surprise inquiète.* Ah!...

ARTHUR. Oui, oui, oh! mais amoureux... au point de prendre des déguisemens incroyables pour arriver jusqu'à elle.

LOUISE, *dont l'embarras redouble.* Des déguisemens!...

ARTHUR. Figurez-vous qu'un jour qu'elle avait demandé des ouvriers pour repeindre ses appartemens, elle l'a vu arriver parmi eux... (*riant.*) en costume de badigeonneur!... Ah! ah! ah!... mais, par exemple, il s'est conduit avec une discrétion admirable; il ne lui a pas adressé un regard ni une parole.

LOUISE. En vérité!...

ARTHUR. Sans doute, parce qu'elle ne lui en a pas fourni l'occasion.

LOUISE, *à part.* O mon dieu!

ARTHUR. Mais vous ne riez pas.

LOUISE. Si, si... c'est fort original... (*A part.*) Et il est là, chez moi... sous les mêmes habits... Je suis plus morte que vive.

(*En ce moment, Fidèle chante en dehors :*

Ah! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la Colonne!)

ARTHUR, *se retournant.* Eh! mais, vous avez donc aussi des ouvriers?

LOUISE, *venant se placer entre le balcon et Arthur pour l'empêcher de voir.* Oui, oui; vous savez, pour cette petite tenture en dehors.

ARTHUR, *examinant toujours.* Non, vous ne m'en aviez pas parlé.

Digitized by Google

LOUISE, *toujours dans le même but le prenant par le bras.* De sorte que le récit de madame Courtavelle vous a rassuré tout-à-fait.

ARTHUR. Oh! tout-à-fait. (*Il se dégage des mains de Louise et s'avance vers le balcon*) Que vois-je!

LOUISE, *à part.* Allons, je n'ai pu l'éviter.

ARTHUR. Encore cet homme sous ce même déguisement! On me trompait. (*à Louise.*) Vous avez dans madame de Courtavelle une amie bien charitable, madame.

LOUISE. Arthur, veuillez m'entendre.

ARTHUR. Laissez-moi... (*à Paul.*) Approchez, monsieur.

PAUL, *s'empressant de quitter son travail et s'avançant la casquette à la main.* Qui a-t-il pour votre service, bourgeois?

ARTHUR. Monsieur, point de mauvaise plaisanterie, je vous en prie; vous êtes reconnu.

PAUL. Ça ne m'étonne pas. J'ai l'amour-propre d'être un artiste distingué dans ma partie; c'est vrai.

ARTHUR. Assez, monsieur; j'ai l'honneur de vous faire savoir que j'aspire à la main de madame.

PAUL, *à lui-même.* Tiens! tiens! tiens! s'il ne fallait qu'aspirer...

ARTHUR. Et que je suis au moment de l'obtenir; ainsi...

LOUISE. Arthur, écoutez-moi.

ARTHUR. Permettez, madame. (*à Paul.*) Votre présence ici, sous ce costume...

PAUL, *à part.* Encore un qui me croit déguisé; ça fait honneur au physique, pas moins.

ARTHUR. Oui, sous ce costume, annonce que c'est contre la volonté de madame que vous y êtes...

PAUL. Contre sa volonté!.. Entendons-nous, je ne peux pas convenir de ça.

ARTHUR, *lui prenant le bras et à demi-voix.* N'importe! vous introduire ainsi est une insulte... Vous me ferez raison.

PAUL, *mettant sa casquette.* Eh! là! là! ne vous échauffez pas tant, mon cher monsieur; je vous ferai tout ce que vous voudrez... (*levant sur lui la brosse qu'il tient à la main.*) et même tout jaune de tout rouge que vous êtes, si ça peut vous faire plaisir.

ARTHUR, *élevant la voix.* Insolent!

LOUISE, *se plaçant entr'eux.* Messieurs... au nom du ciel!.. je vous en prie...

PAUL, *ôtant sa casquette.* Oh! une dame... il y a une dame!.. C'est vrai... c'est moi qui ai tort.

ARTHUR, *bas, lui glissant sa carte.* Voilà ma carte, monsieur...

Digitized by Google

PAUL, *haut.* Très bien!.. (*à part.* Faisons-le monter. (*haut.*) C'est dans mon quartier...

ARTHUR, *bas.* Dans un quart-d'heure, chez moi.

PAUL. J'y serai... avec des échantillons, afin que monsieur puisse choisir les teintes.

ARTHUR, *toujours bas.* Au pistolet.

PAUL. Je ne connais pas cette couleur-là; mais c'est égal.

ARTHUR. Cessez, monsieur, cessez; c'est assez faire l'ouvrier comme cela... ou je finirai par croire que vous avez peur.

PAUL, *avec* force. Ah! vous le prenez sur ce ton-là! eh bien! oui, j'ai cent mille livres de rentes et je suis le fils d'un prince, pour vous mettre une balle entre les deux yeux.

LOUISE. Messieurs, messieurs!

ENSEMBLE.

Air *de M. Vogel.*

ARTHUR.

Il faut qu'il satisfasse
A mon juste courroux,
Et que son sang efface
Tous mes transports jaloux.

PAUL.

Comme il fait la grimace!
Le pauvre homme est jaloux;
Mais bientôt face à face
Je calm'rai son courroux.

LOUISE.

Grand dieu! quelle menace!
Je crains tout d'un jaloux.
Que faut-il que je fasse
Pour calmer son courroux?

(*Arthur sort.*)

Digitized by Google

SCENE XIII.

PAUL, LOUISE.

PAUL, *se grattant l'oreille et regardant.* Eh bien! est-il serin le coco qui me laisse avec sa maîtresse!

LOUISE. Monsieur, votre conduite est abominable, odieuse.

PAUL, *à part.* Et elle m'enferme avec elle!

LOUISE, *fermant la porte à clef.* Mais vous ne vous battrez pas.. dussé-je vous faire rester ici tout le jour.

PAUL, *à part.* Il ne manquerait plus que cela. (*haut.*) Rassurez-vous... je vous promets... je ferai mon possible pour... le... ménager... Il n'en fera peut-être pas autant... pour moi... mais... qu'est-ce que ça fait!..

LOUISE, *plus émue.* Oh! non, non... vous ne vous battrez pas.

PAUL. Eh! croyez-vous, madame, qu'il n'y ait que M. Arthur au monde qui soit capable de se faire casser un bras ou une jambe pour obtenir une bonne parole de cette jolie bouche!

LOUISE. Encore!.. Monsieur, lorsque ma situation m'oblige de retenir près de moi un homme qui m'a offensée... sera-t-il assez peu généreux... me forcerez-vous d'entendre des discours...

PAUL, *avec résolution.* Eh bien! non, je ne dois pas abuser plus long-temps de votre erreur. Oui, c'est un ouvrier que vous avez vu aux Italiens; c'est un ouvrier que vous voyez ici, un ouvrier qui vous aimait sans s'en douter. Que voulez-vous, il ne fallait que des yeux et un cœur pour cela, et ma mère ne m'en a pas privé. Le hasard seul et mon état m'ont amené chez vous. Votre imagination ou votre fantaisie, je ne sais pas au juste, ont fait le reste. Vous voilà indignée de mon audace... Vous croyez peut-être que c'est vous qui avez des reproches à me faire... (*mouvement de Louise.*) oh! je m'en doutais. Eh bien! pas du tout, madame, c'est au contraire moi qui ai à me plaindre; c'est moi qui vous accuse. Ça vous étonne; c'est pourtant comme ça. Si vous n'aviez parlé que de rouleaux de papier et de badigeonnage, vous n'auriez jamais su un mot de la chose. Mais vous m' parlez d'amant déguisé, d'entreprises téméraires, enfin d'un tas de balivernes dont je n'aurais jamais eu l'idée... Vous m' montez la tête... Jugez maintenant si c'est votre faute ou la mienne; dites si ce n'est pas vous qui avez égalisé les distances et qui m'aurez rendu malheureux! (*à part.*) Voilà une polissonne de logique un peu soignée.

Digitized by Google

LOUISE. Mais, monsieur, pour me faire croire à ce que vous dites en ce moment, il aurait fallu ne pas faire connaître tout-à-l'heure votre fortune et votre situation dans le monde.

PAUL. Tout-à-l'heure... tout-à-l'heure... j'ai menti...

LOUISE, *l'interrompant.* Assez, assez.

PAUL. Oh! oui, assez. Voilà déjà que vous détournez les yeux. Un malheureux colleur!.. je comprends... A ce nom d'ouvrier, tout bon sentiment doit disparaître pour moi... Je ne suis plus un homme... je ne suis plus un prince... je ne mérite plus un regard... plus un mot... n'est-ce pas, madame?

LOUISE. Eh! monsieur, que voulez-vous que je vous dise!.. Ah! j'en mourrai de chagrin et de honte.

PAUL, *avec amertume.* Bien, bien, madame... je comprends... Je n'ai rien à faire ici... c'est juste. (*à part.*) Evincé, M. Brichard! (*la regardant en dessous.*) C'est dommage!.. Maintenant, mon petit monsieur, à nous deux.

(*Il court au balcon et saisit la corde.*)

LOUISE. O ciel! que faites-vous?

PAUL. Bien le bonjour, madame.

(*Il se laisse glisser et disparaît.*)

LOUISE. Ah!..

(*Elle s'appuie sur un fauteuil et met sa main devant ses yeux.*)

Digitized by Google

SCENE XIV.

LOUISE, EGLANTINE, *puis* FIDÈLE.

EGLANTINE, *accourant.* Qu'y a-t-il donc, madame?

LOUISE, *allant regarder au balcon.* Je suis encore toute tremblante. (*En ce moment, Fidèle tombe à pieds joints à côté d'elle.*) Ah! mon dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

FIDÈLE. Pardon, madame... Je vous ai fait un peu peur, mais ce n'est rien... c'est-à-dire, c'est moi. J'étais tranquillement assis là-haut sur une planchette, quand la corde a reçu tout-à-coup une escousse... oh! mais une escousse... que j'en ai défilé... défilé, que ça m'a brûlé tous les doigts... Bien-heureux encore d'avoir atteint, sans autre écorniflure, le plancher des vaches!

LOUISE, *à elle-même, l'examinant.* Ce serait-là son frère!...

FIDÈLE, *à Louise.* Ah! j'oubliais... (*Il se retourne, et montre, peint sur sa joue, un échantillon.*) Ce sera-t-il bien comme ça, madame, la tenture de votre balcon?

LOUISE. Il ne s'agit pas de cela, monsieur.

FIDÈLE. Bien, bien!... c'est encore autre chose que madame veut nous commander?

LOUISE. C'est à la prière d'Églantine que je vous ai donné des travaux dans ma maison, et vous vous êtes servi de cette marque de bienveillance pour introduire près de moi...

FIDÈLE, *vivement.* Qui donc, madame? N'y a ici avec moi que mon frère, mon propre et bien sincère frère; à moins qu'on ne me l'ait changé en nourrice; mais je le réclamerai.

LOUISE. Quel qu'il soit, il vient d'avoir une querelle.

FIDÈLE. Oh! il en est bien capable.

LOUISE. Avec une personne qui m'intéresse.

FIDÈLE. Voyez-vous ça!

LOUISE. Il veut se battre.

ÉGLANTINE. M. Paul?

FIDÈLE. Se battre!...

LOUISE. Eh bien! si vous ne les empêchez pas, si un cheveu leur tombe de la tête, comme ce sera votre faute...

FIDÈLE. A moi?...

LOUISE. Plus de travaux pour vous, plus de dot pour Églantine... Je vous chasse tous deux: vous entendez?...

FIDÈLE. Pardine, si j'entends!...

LOUISE. Mais allez donc! courez donc...

FIDÈLE. Oui, oui, certainement que je cours; je ne demande

Digitized by Google

pas mieux... mais où? mais où?... Se battre! mais ça ne m'étonne pas. Le fer... le feu... il ne craint rien cet être-là... Il y a huit jours encore, n'a-t-il pas été se jeter au travers des flammes d'une maison rue Lafitte? ça ne le regardait pourtant pas, puisqu'il y a des pompiers.

LOUISE. Que dites-vous?

ÉGLANTINE. Est-ce que ce serait?...

FIDÈLE. Mais il ne s'agit pas de ça... Où faut-il que je courre?

LOUISE. A l'hôtel de M. Arthur, où ils se sont donnés rendez-vous.

FIDÈLE. A l'hôtel de M. Arthur! C'est pas l'embarras, ça lui a donné l'occasion de sauver un homme qui grillait tranquillement dans sa robe-de-chambre!...

LOUISE. Un jeune homme! rue Lafitte! Quel soupçon!

FIDÈLE. Mais, pardon... pardon... je m'en vais; seulement, je ne sais pas le quartier; c'est égal, je cours tout de même.

LOUISE. Et ce jeune homme... le reconnaîtriez-vous?

FIDÈLE. Je crois bien, puisque j'ai aidé à le transporter dans une maison voisine. (*Apercevant Arthur.*) Eh! pardine! le voici!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ARTHUR.

LOUISE, *l'apercevant.* Arthur! je respire! (*A Fidèle.*) Restez... Pas un mot sur ce que vous venez de me dire. (*A Arthur.*) Eh bien! mon ami, vous ne vous êtes donc pas battu?...

ARTHUR, *furieux.* Grâce à la précaution que vous avez prise de garder mon adversaire près de vous.

LOUISE. Près de moi!...

ARTHUR. Mais il ne peut long-temps se soustraire au châtiment qu'il mérite... Il faudra bien qu'il se montre.... le lâche!

FIDÈLE, *s'avançant.* Le lâche! Ah ça! est-ce que ce serait de mon frère que vous parleriez, par hasard? (*Arthur le regarde d'un air étonné.*) Je dis mon frère. Si c'est de lui que vous parlez, ne faudrait pas répéter, voyez-vous, parce que tout mon cadet qu'il est, voyez-vous... sang ou non, je me donnerais une peignée, tout comme un autre, voyez-vous... et solide même, voyez-vous...

Digitized by Google

ARTHUR, *le toisant.* Quel est donc cet imbécille?

FIDÈLE, *s'avançant vers lui.* Ah! mais... ah! mais...

PAUL, *tout-à-fait en costume de fashionnable, entrant avec vivacité et se mettant entre eux.* Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PAUL.

FIDÈLE. Oh!... non, mais, c'est c' monsieur...

PAUL. Allons, voyons, tais-toi.

ARTHUR. Vous voilà, enfin, monsieur... cette fois, au moins, sous des habits que vous n'auriez jamais dû quitter.

FIDÈLE. Est-il bien ficelé comme ça!

PAUL. Je sors de votre hôtel, monsieur... et j'avoue que j'ai été surpris de ne pas vous y rencontrer; car, nous autres ouvriers, nous avons la simplicité de ne pas mêler les femmes dans des inconvéniens tout-à-fait étrangers à leur sexe.

ARTHUR. Ah! monsieur, de grâce, ce jargon maintenant devient inutile; vous oubliez que vous avez quitté votre bonnet de papier, et si vous êtes un galant homme...

PAUL. Je vous comprends; mais avant d'accepter l'honneur de me battre avec M. le baron d'Aulnay, il faut qu'il sache positivement à qui il a affaire, et que je puis, sans qu'il en rougisse, accepter son défi.

(*Il remet des papiers à Arthur.*)

ARTHUR, *lisant.* Que vois-je!... le congé de réforme du maréchal-de-logis...

PAUL, *continuant.* Paul Brichard, aujourd'hui retiré du service, et peintre-colleur patenté...

ARTHUR. Oh! je ne reviens pas de ma surprise... Quoi! vous seriez réellement?...

PAUL.

Air :

Et... maintenant, si vous le trouvez bon,
Je suis à vos ordres; j'espère
Que sans en rougir un baron
Peut m'avouer pour son adversaire;

Digitized by Google

Oui, c'est en vain qu'entre petits et grands
On établit des différences ;
Il n'en est plus avec de tels garans ;
Si de chacun l'orgueil fixe les rangs,
L'honneur rapproche les distances.

ARTHUR. Eh quoi!.. il serait possible que je me fusse mépris à ce point!.. Ah! Louise, je suis indigne de pardon. Je reconnais toute l'absurdité de mes craintes, et je conçois que vous n'avez jamais pu avoir l'intention...

PAUL. C'eût été bien osé, n'est-ce pas? Eh bien! c'est pourtant ce qui est arrivé, monsieur le baron... C'est une folie, une absurdité, je le sens bien; mais c'est comme cela. Si c'est un crime aux yeux de madame, je lui reconnais le droit de m'en punir; j'attends ses ordres. Jusques-là je reste; oui, oui, j'attends qu'elle prononce; car ce n'est que d'elle que je recevrai mon congé.

FIDÈLE. Oh! que c'est bien tapé, ça!

ARTHUR. Ah! pour le coup, voilà qui est original! c'est une déclaration précise. Il y aurait de la cruauté de votre part à ne pas fixer au plus tôt monsieur sur ce qu'il doit espérer ou craindre.

PAUL. L'insolent!

LOUISE, *avec dignité.* Vous avez raison, c'est ce que je vais faire. Monsieur Paul (*Elle passe près de lui.*), les hommages d'un honnête homme, quel que soit son nom ou sa fortune, ne peuvent que me flatter infiniment, et j'y suis on ne peut plus sensible.

FIDÈLE. Bravo! ça commence bien.

ARTHUR. Madame, je vous en conjure, finissons cette mauvaise plaisanterie.

LOUISE. Rien n'est plus sérieux, je vous jure.

PAUL. Je n'y suis plus du tout.

LOUISE. Je porte à monsieur un véritable intérêt.

ARTHUR. Pensez-vous à ce que vous dites?

PAUL, *à part.* Si seulement elle disait ce qu'elle pense.

LOUISE. Je le dis du fond du cœur, et je n'accorderai ma main qu'à celui qui partagera les sentimens que monsieur m'a inspirés à si juste titre.

FIDÈLE Voilà un prodigieux gogogriphe.

ARTHUR. Oh! pour le coup, madame...

Digitized by Google

LOUISE, *s'animant.* Oui, monsieur, je veux vous forcer à rendre justice à l'homme généreux dont l'intrépidité...

ARTHUR. Comment !

LOUISE. Avez-vous déjà oublié l'incendie de votre hôtel et celui qui vous a sauvé la vie ?

ARTHUR. Lui?..

PAUL. Monsieur serait?.

ARTHUR. Mais alors vous devez avoir... (*Il lui prend la main.*) En effet, voilà la bague...

PAUL. Telle que vous me l'avez mise au doigt le jour de la bagarre.

ARTHUR. Je vous avais fait promettre de me la rapporter : pourquoi vous être ainsi dérobé à ma reconnaissance?

PAUL. Je vous avais laissé sain et sauf; je n'avais plus besoin de vous revoir.

ARTHUR. Oui; mais moi, pouvais-je oublier tout ce que je vous dois!

PAUL. Encore une fois, monsieur, je n'ai fait que mon devoir.

LOUISE. Et voilà l'homme que vous vouliez tuer... Avouez maintenant qu'il y aurait eu de l'ingratitude.

ARTHUR. Mon cher M. Paul, ma reconnaissance, mon amitié vous sont acquises à jamais... (*à Louise.*) J'étais un insensé.

PAUL, *à demi-voix.* Et moi donc!

LOUISE, *à Arthur.* Vous étiez un jaloux, et vous méritiez une leçon.

PAUL, *riant.* Dont j'empoche la plus grosse part.

LOUISE. Votre part, dans tout ceci, M. Paul, ne vous en plaignez pas (*en riant et en lui tendant la main.*); elle n'est peut-être pas la plus mauvaise... Allons, devenez notre ami.

FIDÈLE. C'est ça, nous viendrons manger votre soupe de temps en temps... trois fois par semaine.

LOUISE. Et, maintenant, quand nous vous verrons aux Italiens...

PAUL. Aux Italiens!... non, non! je n'irai plus... Vous m'avez appris ce qu'il en coûte à se faufiler dans un monde qui n'est pas le sien. Parce que, voyez-vous, on a beau n' pas avoir d'éducation, de fortune, comme on a tout d' même des yeux et un cœur, on se laisse prendre d'abord, comme si on serait un prince... ou un ambassadeur... et puis, ensuite, on en est pour ses rêves... et ça fait trop de mal... Heureusement que me v'là réveillé!.. D'ailleurs, pour me distraire, je m'occuperai du mariage de ces deux enfans-là.

LOUISE. Et pourquoi pas du vôtre?

PAUL. Oh! moi... je reste garçon.

FIDÈLE. Quand je vous dis que cet être-là ne vit que pour moi.

Digitized by Google

PAUL. Je retourne à mes pinceaux, mes brosses... Adieu les Bouffes et le lorgnon tentateur !... A moi mon bonnet de papier, mes grisettes et mes Fanchonnettes et ma gaîté !

CHŒUR.

TOUS.

ENSEMBLE.

Grâce à votre courage,
Nous allons être heureux !
Car notre mariage
Va combler tous nos vœux.

PAUL.

Oui, grâce à mon courage,
Vous êtes tous heureux !
Et votre mariage
Accomplit tous nos vœux.

PAUL, *au Public.*

Même air de M. Vogel.

Messieurs, le Colleur, plein d'audace,
En bon soldat, toujours vainqueur,
D'assaut a cru prendre une place.
S'il n'a pu triompher d'un cœur,
Ah ! qu'il n'éprouve pas encor votre rigueur !
Que votre accueil ici le justifie,
Ah ! c'est alors (*bis*) qu'il pourra s'écrier :
Il est des instans dans la vie
Qu'on ne peut jamais oublier !

(*Reprise du Chœur.*)

FIN.

Digitized by Google